

Le Prix de la revue « Études françaises » 1970

G.-André Vachon

Volume 6, numéro 2, mai 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036437ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036437ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vachon, G.-A. (1970). Le Prix de la revue « Études françaises » 1970. *Études françaises*, 6(2), 127–129. <https://doi.org/10.7202/036437ar>

Le Prix de la revue «Études françaises» 1970

Créer c'est, coûte que coûte, renoncer à plaire. C'est aller puiser au fond de soi ce que personne, jamais, n'avait vu ni entendu : écrire ex nihilo et s'aliéner, presque à coup sûr, l'immense public qui fait de la littérature un art d'agrément. Mais l'envie de plaire est irrésistible, et rares sont les écrivains qui demeurent longtemps des créateurs. Jeunes, ils ne songent qu'à donner, sans espoir de retour. Breton, lorsqu'il écrit Nadja, Aragon, le Traité du style, Éluard, Capitale de la douleur, créent. Passé le cap de la trentaine, ils s'engagent sur la voie royale du succès : l'imitation de soi-même, la « littérature ».

Fondé en 1967, le Prix de la revue Études françaises est essentiellement un prix de découverte. Il cherche à distinguer des œuvres qui sont d'authentiques créations et que leur originalité empêcherait d'être largement diffusées, ou même publiées. Prix littéraire de la « francité », il veut aussi attirer l'attention du public francophone sur le renouvellement de la langue, des thèmes et des formes littéraires qui se poursuit actuellement, dans toutes les régions périphériques du domaine français. Il fut décerné pour la première fois en 1968, à M. Ahmadou Kourouma, écrivain originaire de la Côte-d'Ivoire, pour son récit, les Soleils des Indépendances. Publiée d'abord par les Presses de

l'Université de Montréal, cette œuvre figure depuis peu au catalogue des éditions du Seuil. En 1969, aucun des manuscrits ne répondant aux normes de qualité établies par le jury, celui-ci décidait de suspendre l'attribution du prix pour une année.

Voulant couronner, en 1970, un écrivain dont l'œuvre, partiellement publiée, mais peu diffusée, n'avait encore fait l'objet d'aucune distinction littéraire, le jury décernait, en avril dernier, le Prix de la revue Études françaises à Gaston Miron.

Parmi les poètes contemporains de langue française, l'auteur de la Marche à l'amour, de la Vie agonique, de la Batèche est de ceux qui ont poussé très loin le risque de la création — risque que manifeste déjà le caractère partiel, fragmentaire, toujours occasionnel des publications auxquelles Gaston Miron, pourtant éditeur de métier, s'est parfois prêté. Foncièrement réfractaire à l'idée d'achèvement, dans sa vie comme dans sa poésie, Miron écrit moins pour édifier une œuvre que pour poser une affirmation, une seule : fécondité de l'échec et de la dépossession; universalité d'une culture et d'un langage — ceux du peuple québécois — quotidiennement menacés d'extinction, depuis deux siècles.

Dispersée dans des publications devenues introuvables, souvent associée aux événements politiques des quinze dernières années, sans cesse refondue par la récitation orale, cette poésie s'est transmise de main à main, de bouche à oreille. Elle a soutenu la génération de l'Hexagone, inspiré celle de Parti pris. Il était temps, non de la fixer, mais de la « rapailler », comme l'indique le titre du recueil — l'Homme rapaillé — publié aux Presses de l'Université de Montréal, à l'occasion de l'attribution du Prix à Gaston Miron. On y a repris plusieurs pièces de Deux sangs, les fragments des grands cycles dont je viens de rappeler les titres et des cycles secondaires : l'Amour et le militant, les Poèmes de l'amour en sursis, deux groupes de poèmes antérieurs et postérieurs aux cycles et quelques textes de

prose. Une étude critique, suivie d'une chronologie et d'une bibliographie de Gaston Miron établies par Renée Cimon, complètent le volume.

En couronnant Gaston Miron, le jury du Prix de la revue Études françaises a voulu signaler à l'attention du public francophone la beauté « convulsive » de sa poésie. « Beauté fantôme du froid » qui apparaît dans les Siècles de l'hiver. Beauté du poème qui demeure toujours au bord du non-poème, qui refuse de prendre le visage d'une œuvre, et d'entrer dans la littérature.

G.-A. V.